

ÉDITO

HUGO CHEVASSUS

RÉCIT

p 4-11

ADIEU

PHILARMONIE. JEAN NOUVEL. PARIS
Amélie Tripoz

RÉCIT

p 12-14

FAUX JUMEAUX

RECONVERSIONS MUSICALES. MONDE
Lauranne Fleury

RÉCIT

p 15-17

UN GRAND TROU N'A PAS BESOIN D'ÊTRE CREUSÉ
ARCHIGRAM. ANGLETERRE
Nicolas Tardy

RÉCIT

p 19-22

UN CINQ PIÈCES BÉTON

(SANS TITRE) - LA MAISON
Mathilde Segonds

PHOTOGRAPHIE

p 23-27

DAYS ARE PALE

PHOTOGRAPHIE. MUNICH
Daniel Fuchs

POSITION

p 29-30

MONDES À LA CARTE

POUR UNE CARTOGRAPHIE
Benjamin Dos Santos

MISSIVE

p 31-32

J'ÉCRIS TON NOM

MÉTHODES ET PERMISSION
Carla Frick-Cloupet

COLLABORATION

p 33

DÉTAILS DE CARACTÈRE

SUR LA FONDERIE LONGTYPE. PARIS
Collectif fig.

Nouvelle-née.

**Noirs, mes yeux grands ouverts,
dans cet océan de regards presque clos.
Je hurle de mon premier soupir.
Je pleure, même.
Le passé a teinté ma naissance.
Quel étrange voyage.
Tapis.
Puis, bavards, ils m'ont instruit l'art des mots.**

Jouer de l'irréel.

fig.

**Fig. est une revue critique d'architecture.
Elle émane de la transversalité des réflexions
entre l'architecture et le design.
Elle est la rencontre entre deux étudiants en 5^{ème}
année des Écoles Supérieures d'Art & Design
et d'Architecture de Saint-Étienne.**

**Fig. est un laboratoire.
Elle expose des constructions architecturales,
des projets, des écrits, des photographies,
mis en lumière par une contrainte stylistique.
Chaque numéro impose une figure de style
à la rédaction et à la réception des billets.
Chaque billet est une expérience scripturale.
À la recherche d'une liberté d'expression
artistique, sur un axe éditorial guidé par
des contraintes d'écriture.**

**La prosopopée, du grec prosôpon
(le visage) et poiein (faire, fabriquer),
est une figure de style par laquelle
l'auteur prête la parole à un absent
ou à un être inanimé.
Doter l'architecture d'un langage.
Coller son oreille au mur. Écouter.
Tels sont les enjeux qui gravitent
autour des recherches effleurées
dans ce numéro.**

Hugo Chevassus

L'architecture est notre sœur.
Coller son oreille au mur.

Écouter.

Nous croyons que l'architecture n'est pas une jolie robe muette.

Elle est un tissu, rugueux, troué, qui transcende le papier glacé, dépasse la représentation ; s'excite au contact du vent, brûle face à celui du soleil. Elle est un océan de couleurs, échoué sur une palette, un arc-en-ciel brouillé dans un nuage.

Elle est l'odeur du silence et la chaleur du vide. C'est dans cette complexité qu'elle est si bavarde. L'architecture doit être lue dans l'épaisseur qui lui confère une imperfection réaliste.

Nous croyons que l'architecture, dans son imperfection, écarte le monde d'un nihilisme à priori grandissant. La perte d'un but n'est-elle pas la conséquence sine qua non de la perte d'un sens ?

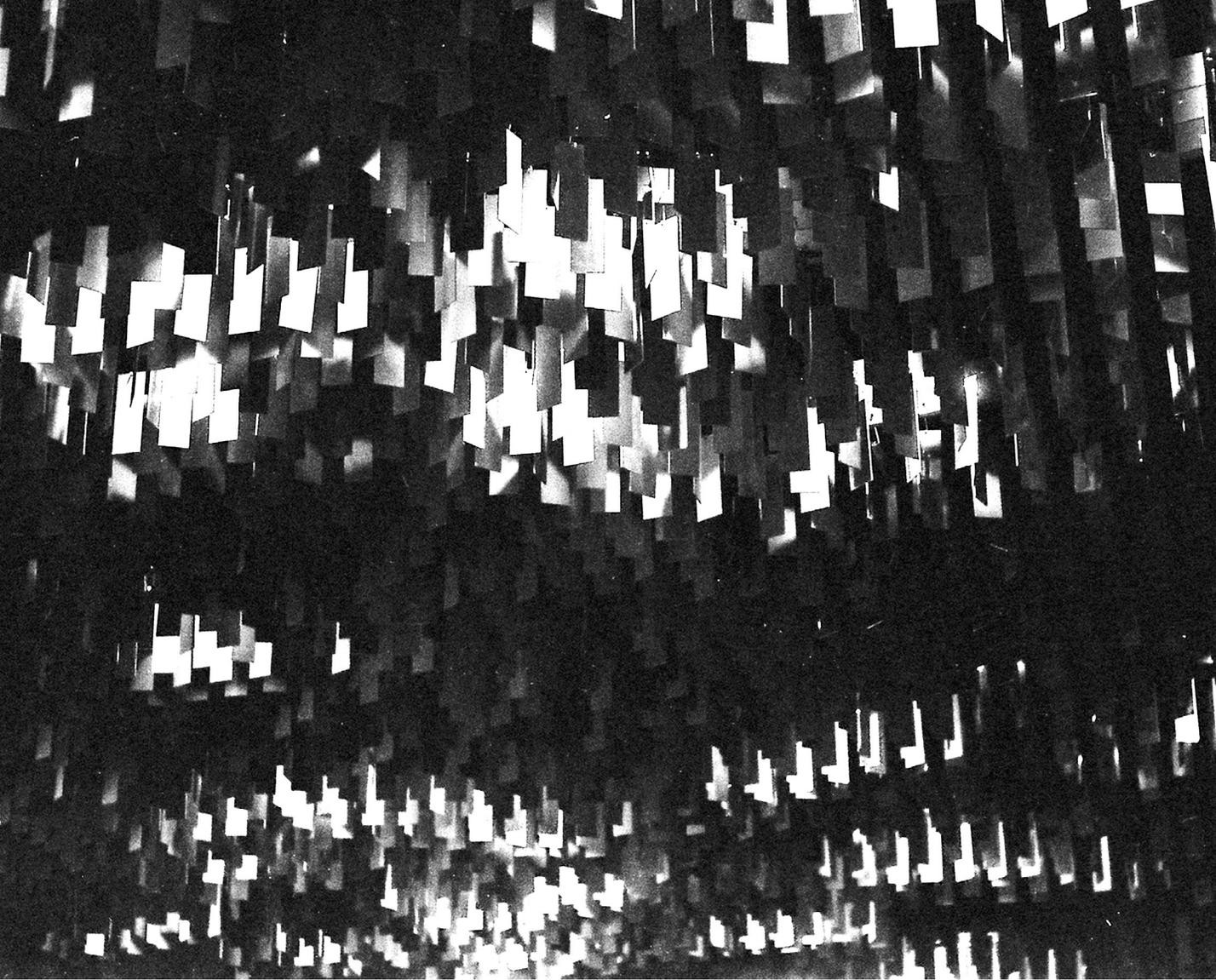
Comme si, face à la dématérialisation des savoirs, l'énergie sociale se dissipait, la communication s'éteignait, laissant s'épaissir un essaim d'échanges virtuels, faisant Fi du temps et de l'espace.

Alors, il faut se baisser et écouter les bâtisses immobiles qui ont tant à nous dire dans leur silence de plomb.

Nous croyons que l'architecture, à priori silencieuse, se meut, souffre, rit, pleure, pense, même.

Si je suis un frère,
Que j'arrache son papier peint,
Que je caresse un garde-corps,
Que je vous dévore,
Que je vous prenne la main,
Rien ne diffère.

Nous croyons que l'architecture est un recueil, dans lequel chaque bâtiment est un protagoniste. Par là même, nous conférons à l'Architecte la figure d'Auteur. À nous maintenant de laisser la parole aux héros.





— Adieu

Amélie Tripoz

Un jour quelque part. :

ŒIL. : devant moi une porte
quelque chose que j'ai appris à nommer porte
de planches de bois assemblées
quelques traces de colle
une couleur chaude
pas très lisse pas trop poncée
simple sobre mais avec de l'allure celle-ci

pour moi grand globule occupé d'un iris coloré
tout jour on me sollicite
aujourd'hui de toute part je suis appelé
alpagué apostrophé entraîné
interpelé invité réclamé

là devant cette porte
CORPS s'arrête un temps
je me concentre me focalise

la petite poignée

j'aime ça les détails

elle est ici un peu travaillée
une serrure vieil or usé
le boîtier est discret peu épais haut et allongé
le trou destiné à la clé de forme traditionnelle se marie
bien avec cet ensemble sans grande originalité
le nœud forme un bourrelet ajusté
donne naissance à la poignée
excroissance courbe bien proportionnée
sa base en escargot se déroule
pour accueillir MAIN d'usager
et finir ensuite en arabesque recourbée

lignes harmonieuses et cohérentes

de toute mon expérience
avant de l'avoir vu presque
j'en viens à la *toucher*
j'ai pris connaissance
sa texture lisse et froide du métal endormi
usé sur quelques points devenus accroches de lumière
son poids lourd se mariant à son élégante finesse
sa forme sa structure le mécanisme
la force nécessaire à sa préhension
au geste de l'ouverture
puis l'élan de tout CORPS pour la pousser
le mouvement la tension
je mesure
Œil *touche*

MAIN. : tranquille dans mon gant

tu me réveilles
devant cette porte
comme toujours toujours toujours
devant un mur de béton une construction de briques
une stèle de pierre un granit en carrière
devant un galet de plage une toupie en cerisier
quelques plumes de duvet amassées
devant un sac de billes une pièce de cuir la cire
d'une bougie étalée
devant le tableau d'un maître hollandais une toile
de dripping
une sculpture fragile d'eau glacée
même devant un papier froissé une fourrure synthétique
ou des composants de circuit imprimé
tes stimulus me parviennent me chatouillent
j'ai des fourmis d'envies
d'approcher d'affleurer de caresser tâter découvrir palper
de *toucher*
en regardant attentivement
avec l'aide d'expérience et mémoire
tu me fais imaginer et rêver ce que je *vais* rencontrer

pleine d'énergie et à la recherche de sensations
concrètes
pleine d'envie je m'approche de la fameuse poignée
celle dont tu me parles depuis peu sans arrêt
l'effleure
la caresse
saisis la poignée

elle me glace

toutes les cellules me constituant se figent
en pleine découverte

toute la force que CORPS m'avait transmise
pour cette rencontre avec l'architecture
s'envole et se perd

une coque vide
tout léger
l'impression de saisir du vent
une matière aux abonnés absents
le poids de la matière dense et dorée
la fraîcheur métallique
la texture lisse et solide pleine de reflets

la mesure la présence de l'objet
rien n'y est
rien de ce que je *devais* trouver n'est là

immense déception

à la place
un métal assemblé de très mauvaise qualité
recouvert d'une peinture bonne menteuse
une coquille pleine de vide et vide de sens
une désagréable légèreté
une absurdité

ce qui était message de bienvenue plaisir et proximité
il y a peu
devient envie d'éloignement rejet répulsion
l'image était pourtant emplie de précisions
ŒIL tu étais plein de rêves
et je rêvais cette rencontre physique
cet objet comme un médiateur entre
celle qui dessine ce pommeau
et moi

mais un jugement
une expérience tactile
absence de qualité sensorielle
tout s'écroule
certes entre nous
ŒIL et MAIN
la collaboration est constante
je n'ai pas accès à l'objet convoité
alors tu me transportes sur de grandes distances
et me renseignes
comme je t'informe des matières matérialités
à ma portée
même dans les noirs les plus complets

ŒIL touche et MAIN voit
expériences mémoire souvenirs
nous soutiennent et permettent une communication
aisée

tous deux recouverts de PEAU
toi aussi ta cornée transparente est PEAU
quelque peu modifiée transformée adaptée spécialisée
nous sommes parents et pourtant ici mutuellement

dupés
la primauté du toucher
les sens fondement de notre existence
sont oubliés envolés

architecture pour l'image versus architecture
de l'expérience
la qualité a choisi son camp
l'architecture ne se regarde pas
elle se vit
espace et utilisateur entrent en interaction
s'habitent mutuellement

ouvrir la porte en utilisant son corps
un premier contact
MAIN que nous tend l'architecture pour une expérience
incarnée

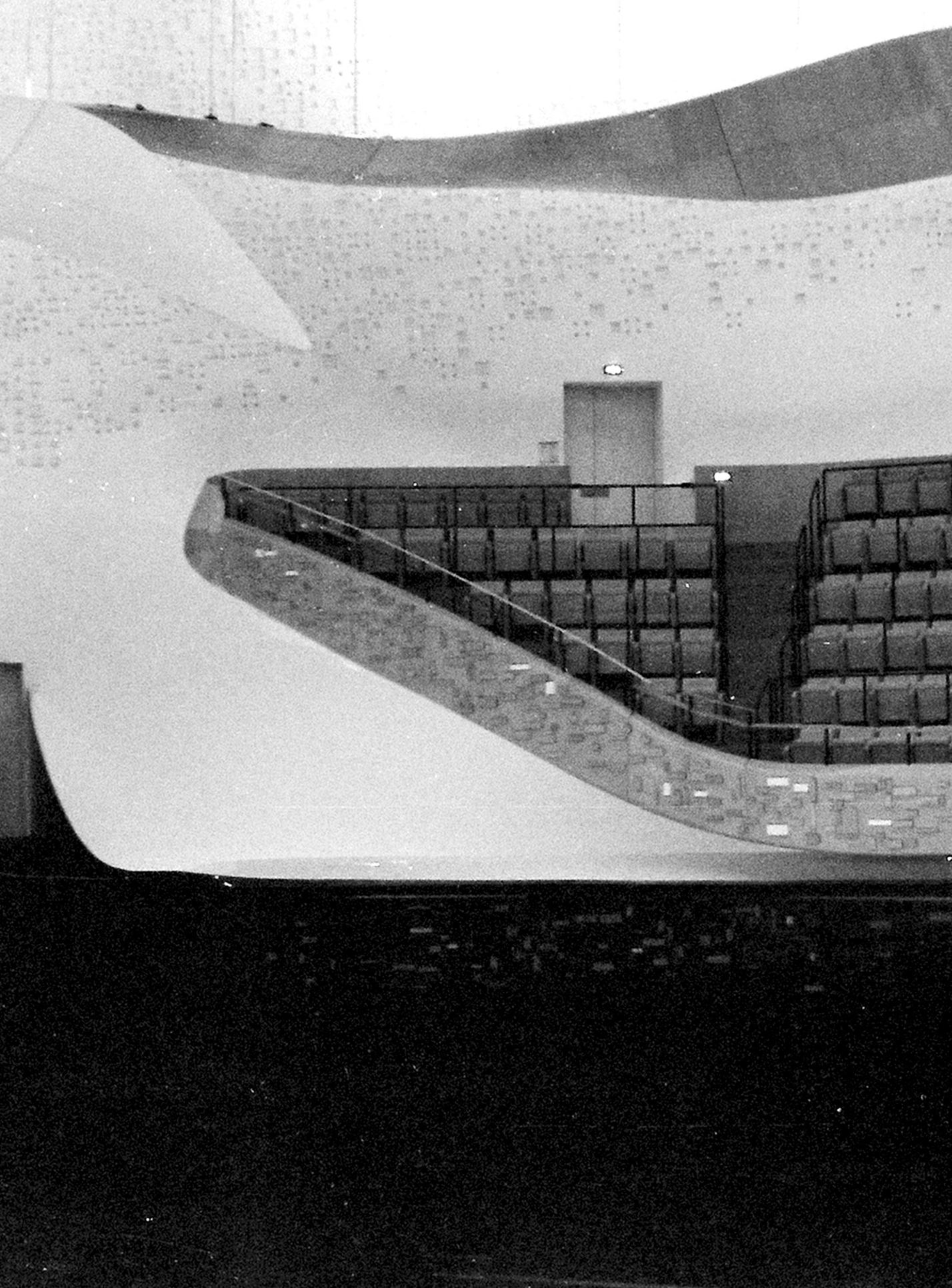
ici détail raté d'une simple poignée
amputation de tout le bâtiment
perte de crédibilité

et ce mauvais moment tend à se banaliser
architecture séduisante pour ŒIL
qui ne réserve aucun accueil à CORPS
adieu toucher mémoire et rêve
architecture d'image manque de temps et de moyens
financiers
quand d'un coup tout un bâtiment un édifice
un environnement nous dupe nous ment
bien de quoi s'inquiéter

qu'on nous ôte de suite tous nos sens
commençons par le père des cinq le toucher
adieu toucher mémoire et rêve
et oublions alors d'*habiter*









- Faux jumeaux

Lauranne Fleury

La Fabric

-London-

Auparavant je fus le théâtre d'immondices
Le noyau du vice
L'allégorie de la mort
Où les hommes massacraient à tort.
Puis on ajouta à mes entrailles
De gros caissons en mailles
Et quand l'électricité
Fut inventée
Toute ma structure se mit à trembler.

Le Bungalow

-Santa Monica-

Lorsque l'on m'aperçoit
On me prend souvent
Pour un simple logement
En réalité j'ai été réaménagé
Pour héberger de nombreuses soirées
Au bord de la plage
J'ai l'air si sage
Ambiance iodée
Aura salée
Feu de joie et Margarita
Je suis le fief de Santa Monica
L'électron des cascas
L'oxymore des galetas
C'est ainsi, quand on m'aperçoit.

Le Roxy Club

-Prague-

Berceau du 7ème art
Diffuseur de scénars'
Durant l'ère marxiste
On rectifia mon district
Et j'accueillis les noctambules communistes
La capitale aux cent clochers
A fait ma renommée
Mon long balcon me parcourt
Les gens y accourent
Pour surplomber la scène déjantée
Mes longs rideaux rouges font ma singularité,
C'est moi le centre d'attractivité.

ZOUK

-Singapour-

J'avais l'habitude de voir défiler
Toutes sortes de choses emballées
Ils me qualifiaient de zone de transit
Mais c'était avant que je sois possédé
par le beat
Mes trois corps interconnectés
Permettent de ne jamais s'égarer.
Roi des nuits asiatiques
Electricité statique
Danse cadencée
Mâchoire serrée
Basse affolée
Je suis adulé.

Eglise Saint Eustache

-Paris-

Une fois par an
Ils poussent mes bancs,
Sortent les platines
Apparition divine.

La messe est dite en basse
Le jeu de lumière tabasse
Les prières sont
Pas de danse
Les chants
Odes à la trance.

Les hosties deviennent cristal et carton
Au fur et à mesure qu'augmente le son
Le vin se change en eau,
Le prêtre en DJ mégalo

C'est parti pour l'office
Ma cérémonie du vice.

AMEN

Le marché Gare

-Lyon-

Pour ma part je dirais,
Que les marchands m'adoraient
Aux prémices de la Seconde Guerre mondiale,
Ce qui se passait en moi n'était point banal,
S'y échangeaient fruits et légumes des quatre
coins du monde
Du temps où notre terre était encore féconde
Désormais je me suis reconverti
Fini le marché et les cris
Ils foulent mon sol pour se détendre
C'est comme si je renaissais de mes cendres,
J'ai gardé ma coquille du passé,
Mais mon message s'est bien différencié.

— Un grand trou n'a pas besoin d'être creusé

Nicolas Tardy

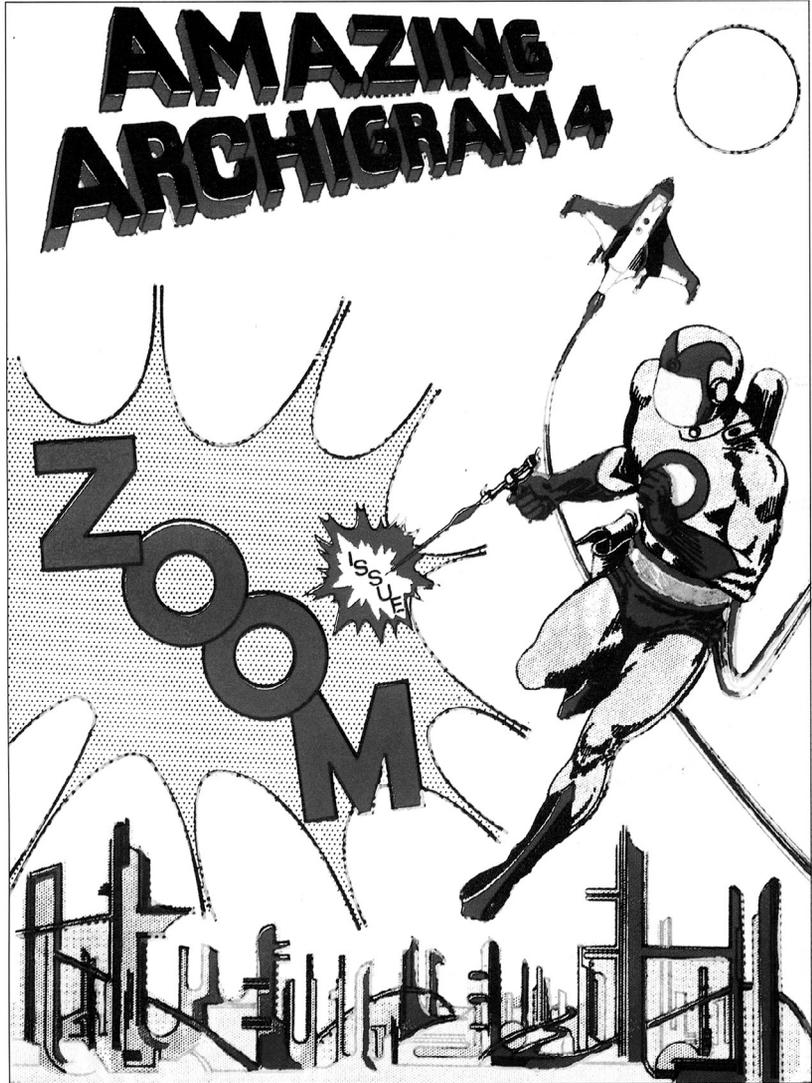
—

J'ai été ceci, mais j'aurais pu être cela ou cela.
Tout le monde pensait, était imprimé, contenait
des projets et propositions, présentait des points.
Quelque part : construire sans même se déplacer.
Aucun endroit n'est à l'abri des signaux invisibles comme
tout ennemi. Apprendre à vivre avec.
Plus tôt : un message ou une communication. Je suis un
passage en revue, une idée de l'architecture. Qui parle ?
Entre : ce qui se passe déjà dans l'environnement.
Activer et couper — le courant électrique — est
rassurant. Il y a dans l'environnement des entités.
Qui communique ? Toutes les marques se ressemblent.
Entrent : des murs de produits. Les artefacts peuvent être
classés. Pas habitants mais utilisateurs.
Toujours le même trajet, toujours le même véhicule.
Changer le mode de déploiement. Rejeter les préceptes.
Mouler le plastique. Inventer des situations.
Tisser des liens. Placer au niveau de la bande dessinée
ou des choses, bonheur et idées dans toutes sortes
de matériaux. Qui compte vraiment ?

Entrent : les modes de transports du corps.
C'est une question de relations. La bande dessinée
m'a parfois rassuré. Qui relie une idée à une autre ?
Part : une solution physique.
L'architecture est un monde suscité.
Part : le désir d'absorber et d'intégrer.
Dans une obsession globale : existence se déroule
au milieu d'un réseau complexe.
Entrent : crochets. Ont été ajoutés aux textes : cités.
Tombé par terre, le bloc bétonné n'est pas une forme
incontournable. La finalité possible pourrait être
le point. Il s'agit en fait de l'image construite.
Part : l'esprit. Un état dynamique est garé au coin
de la rue. Des architectures s'écroulent.
Périmètre limite la trajectoire.
L'intérêt réside — à l'autre bout de la ligne.
Qui est le vernaculaire international ?
Entrent : le mécanique et le naturel.
Qui embrasse tout pour survivre et subsister ?
Entrent : les possibilités de réaliser. Se retourne
presque comme un gant, l'intérieur vers l'extérieur ;
le feed-back de réactions chez les utilisateurs.
Un questionnaire pourrait être une arme
avec un maximum de renseignements solides.
Si seulement les fils séparés pouvaient être reliés
entre eux. À côté du message : un prétexte pour
parler du lien.
Entre : la production en série, les effets du choix.
L'homme a marché sur la lune et défilé dans les rues.
Les étudiants se sont allongés.
Un mode d'organisation doit être considéré.
Il y a des agencements. Les éléments se retrouvent
dans un état.
Au cœur même du concept de métamorphose,
qui compte sur la possibilité de se brancher ?
Qui exige de la vie une certaine continuité ?
Entrent des plaques de verre.
Qui transforme ainsi la topographie ?
Qui n'était qu'une annonciation ?
Qui pouvait lire Archigram ?

PROBLEM : IS THIS EXPENDABLE ARCHITECTURE ?

Archigram 4, couverture 1964, Centre Georges Pompidou.



— Un cinq pièces béton

Mathilde Segonds

—
les samedis soirs mes murs dégueulent
les ivresses
au matin dans les rayons nouveau-nés
hécatombe
mes murs
ne se bousculent plus
les filles en jupes courtes
on voit leur seins à travers

s'en fout

les nocturnes dans le gris béton de mes dédales
sur-sol de quoi
valves d'entrées et sorties
je gobe
mais recracher
il faudra
l'attente

intérieur les secousses

plèbe kyrielle de
dans la tourbe ils défilent
mon portillon grince

il y a le froid partout
en condition

et ils vont sur le dehors devant
parfois
demi-nus

yeux rougis
ne forment plus

j'absorbe

dans la tourbe battue
ils défilent

et je n'ai pas moi-même l'âme

je fonds
la cloison fond
je le sens sous les pulsions
sous le piaffement

encastrés

volcans
ils tendent

je les réduis en j'écrase
de mon béton troué
les poutres
ont cédé
dans leur ignorance

je les bouffis
burinés
leurs faciès

je vibre
l'aurore est là
et tout se tait

s'en aillent

dans l'absence de leurs tee-shirts

je recrache
leurs miasmes

effluves de leurs ingurgitations
les émanations lancinantes

mugissements
de leurs transes
n'affectent plus
le brouillard bleu
né du jour

trébuchent sur la friche

les espaces vides
ça lance
encore

tiède

la graisse et le vaste

plonge en latence
se farde de silence
et crible

résonne en mon entraille ce boyau la semelle dure

flexion temps
avant quoi

encore tenailler
le vide
êtreindre jusqu'à

asphyxie auditive la House fermentée
des parois

j'y vois

mon vide d'avant
ciment
ciment
mon métal pris

toujours tenir



récit

Sans titre - (la maison)

*vue aérienne années 90
cette maison bord de route
on la voit
elle
derrière au jardin
le temps immuable*



efface

on a laissé sur mes murs les traces
les ombres des mains qui m'ont façonnée
ont cessé de se mouvoir
le rupestre qui ne subsiste plus

les familles succédées
m'ont vécue
sans jamais vraiment habiter
mais elle

le crépi abrasif

j'érafle
saigne les coudes

les volets marrons
repeints
les couches

elle
pèle
arrache
à retrouver l'essence de mon bois

contenues en moi les strates du temps
durée qui polit mes angles
perdent en raideur
elle se moque
elle garde
mon plancher gondolé
mes fenêtres écaillées
ma charpente bouffée
reste

quand même

me prend dans ses images

elle sait
connaît la chanson
pourtant

laps

combien de temps avant les ruines
car elle a beau dire
elle voit l'autour
les nouvelles architectures
ne pourra pas tenir loin de mes parois
les mécaniques pelles

raser détruire aplanir

persister sur la photographie

photographie

**life is not poetic
these days**

DAYS ARE PALE

I'M LOOKING FOR DEPTHS

grey stays

Daniele Fuchs







— Mondes à la carte

Benjamin dos Santos

Il est aisé d'être vieille de plusieurs siècles, de plusieurs millénaires. À vrai dire, je ne sais pas vraiment mon âge. Ma naissance se situe dans les premiers siècles de notre ère.

Mon nom -celui qu'on m'a donné- sonne différemment selon qu'on soit déboussolé ou enfermé. Mon existence est en fait une évidence ; l'Histoire n'a que très peu changé mon apparence, j'ai résisté aux érosions du temps et n'ai jamais perdu, ni de ma superbe, ni de mon utilité.

Même lorsque l'Homme a commencé à dompter la technologie, qu'il a commencé à dématérialiser à tire-larigot, j'ai toujours été aussi utile.

J'ai d'ailleurs fait bien des jaloux parmi les obsolètes et désuets manuscrits, maintenus en vie par une poignée de nostalgiques.

Jamais l'on ne m'a reproché d'avoir perdu la faculté de procurer la sensation du toucher.

Car ma puissance, ma raison d'être n'est pas dans la manipulation. Celle-ci s'en trouve d'ailleurs facilitée, depuis l'hégémonie de la technologie. Non, à vrai dire je suis un vecteur.

Vecteur de sensations, d'émotions et de comportements bien différents.

L'un trouvera en moi de quoi se rassurer, trouver sa place dans un monde souvent hostile et constamment changeant. L'autre, déjà sûr de lui, lira en moi les infinités de possibilités.

Ceux-là sont les plus fréquents, les plus passionnés. Ils m'aiment pour ce que je suis : celle qui les fait voyager, leur fait découvrir des contrées inexplorées. Ils n'ont jamais cette hauteur préjudiciable aux hommes ; ils sont dociles. Ils savent que sans moi, sans mon expérience et mon savoir, ils n'iront pas loin, et pas longtemps. Ils se laissent faire au début, et puis progressivement s'affranchissent. C'est l'objectif. Ils n'ont finalement recours à moi que dans leur initiation ; ou dans leurs moments de doute. Mais ce n'est pas un abandon.

Car les voyages sont pléthoriques et les adeptes se comptent par milliers. Je peux être réduite à un concept, à une pratique, à un outil.

Quelque chose de profondément fonctionnel.

Ce serait nier avoir de l'imagination.

Car si je permets à certains -beaucoup- de se projeter dans l'avenir, vers le futur, je suis également le symbole neutre des souvenirs. Un détail, une parcelle sont autant d'aventures vécues. Depuis l'avènement des jeux vidéo, je me suis découvert une nouvelle jeunesse.

Que n'avons-nous pas entendu à propos des joueurs, supposément asociaux, sales, déconnectés ? Ce sont pourtant eux les plus fidèles. Ils ne s'embarrassent de rien et se laissent porter comme aucun d'entre vous n'oserait lâcher prise. L'inconnu, l'étranger, ils en sont avides. Ils voyagent immobiles, parcourent des dystopies, des uchronies et des mondes fictionnels plus probables et complexes que ceux que vos civilisations ont bâtis.

Mais il arrive que parfois, ces voyages n'aient pas de but. Pas de but précis, j'entends, mais un vrai intérêt. Celui d'entrer dans un monde où l'Histoire est à écrire, bien souvent à faire et à penser.

C'est à ce moment-là que j'entre en jeu.

Car je suis alors un terreau fertile.

Ce qu'ils appellent un « bac à sable ».

Moi, la Carte, est pour eux un outil.

Symbole du voyage et de l'ailleurs, ils se laissent porter par les suggestions de mes reliefs.

Que peut-il bien y avoir à l'exact opposé de leur position ? Quelle sensation procure ce littoral au dessin particulier ? Comment est le monde vu de ce sommet ?

Comment se différencient ces deux régions ?

Dans un jeu vidéo, je donne aux voyageurs de cet acabit à voir de nouveaux horizons. C'est un sentiment agréable, de lire une carte. Une carte inconnue jusqu'alors, où se dessinent des mondes qui nous étaient encore inconnus. C'est le frisson de découvrir quelque chose que personne, peut-être, n'a encore vu. La lubie de l'Humanité à vouloir toujours savoir où les choses qui l'entourent se situent, à leur donner une place spécifique, me rend immortelle. Mais c'est aussi sa soif de découverte et sa curiosité inexorable qui me donnent tout mon charme, toute ma puissance. Soyez certains, femmes et hommes de tous les siècles passés, présents et à venir, que je resterai fidèle à vos vagabondages imaginaires.

Et j'espère que les autres, ceux qui sont réels et qui parfois vous effraient, sauront vous apporter autant de nouvelles raisons de faire appel à moi.

J'écris ton nom.

Carla Frick-Cloupet.

Aux étourdis qui se trompent je prête toutes les qualités du génie.
Ceux-là même savent que si une porte est ouverte il faut y entrer.

Lundi dernier j'ai perdu patience.
Quand le maître d'école a vainement réprimandé mon ami Pablo, j'ai quitté la pièce.
Il est nul en dictée et ne comprend pas la logique du calcul.
Il est arrivé en retard.
Tant le trajet quotidien du tramway le fait rêvasser,
il a raté l'arrêt.
Il est bête. C'est un con de 8 ans. On va rien en faire.

Et c'est le seul qui m'écoute quand je lui dis que l'erreur est positive et qu'il faut
savoir écouter le nouveau et l'inattendu qui s'en échappe. Il me croit quand je lui dis
d'inventer des noms aux choses qu'il ne sait pas nommer avec les mots des autres.

Le lendemain, je ne suis pas allé en classe.
J'ai préféré m'amuser avec Pablo.
Avec mon aide il a oublié une à une les choses que l'école lui avait assénées comme
connaissances normatives.
Et il a presque tout oublié.
C'est un miracle.
De la constitution rigoureuse et compliquée d'une perspective jusqu'au simple fait
de tenir son stylo.
Je crois que je suis un bon ami.

Je suis parti heureux de constater qu'il parlait désormais couramment son propre langage.

Hier, je suis retourné en classe.
Je me suis repenti de mon absence.
J'ai dit que c'était une erreur.
Tout le monde était content. Même moi.
Comme Pablo n'est pas là, je me suis mis à côté du nouveau cancre de service.
C'est un vieil allemand qui est toujours resté ici.

Il me connaissait avant que je lui parle et partageait déjà toutes mes envies.
Il avait cherché toute sa vie à savoir mieux et plus que tout le monde et avait préféré revenir en CM2.
Après avoir lu Descartes et son « discours de la méthode incassable pour avoir raison tout le temps »,
il avait conclu que cette méthode n'amenait aucune nouvelle réponse.

Aujourd'hui mes amis sont nombreux.
Je suis vieux maintenant,
Mais je suis toujours avec Pablo
Qui me dit qu'il a passé sa vie à essayer de redessiner comme un enfant.
Qu'il en a fallu des luttes
Des mots inventés et mal prononcés.
Des mots écorchés et pas conjugués
De la musique avec des casseroles
des détours
et des arrêts de tramway.

Pourtant, comme l'allemand nous sommes encore en CM2.
Ce n'est pas que j'aime apprendre, mais j'aime oublier.
Pourquoi les adultes n'oublient-ils pas?
Pourquoi sont-ils tous d'accord sur l'orthographe du mot aurtograp ?
Ce n'est pas non plus que je ne veux pas vivre avec eux. Non, c'est que je les oublie.

Le monde est une erreur.
ça et là.
Dans la rue se superposent les couches de peintures qui se contredisent,
et les herbes qui poussent dans le bitume fissuré.
La météo se trompe.
La porte ne se ferme plus.
Le GPS est perdu.
On me prend pour un autre.
On est un con.

Cette suprématie du négatif m'interpelle.
On trouve un vocabulaire pléthorique de termes négatifs et à caractères réprimants et punitifs susceptibles de me désigner.
De me tirer le portrait.
Illogique, l'irrationnel, le compliqué, le songe, l'étourdissement, le retard, le détour, le surplus, pas fonctionnel...etc. Le pas rentable quoi.

Quelle ironie quand on sait que la dyslexie est la plus attendrissante des maladies.
Il est pourtant si simple de me nommer du nom que Pablo m'a donné.

Détails de caractère

Collectif fig.

Nous croyons que l'architecture et l'écriture sont étroitement liées. Elles questionnent constamment le beau, l'habitable, l'innovant, la surprise, le parcours et la diffusion de postulats. Toutes deux sont une forme d'expression, un mode de communication, un matériau que l'on travaille inlassablement. La revue, pareille à l'œuvre architecturale, suit un cheminement précis : nous l'imaginons, nous nous projetons en elle, nous la vivons et nous la concevons. Il s'agit donc pour le rédacteur de trouver les mots les plus justes, ce qui correspond, d'une certaine part, au souci du détail pour l'architecte, et à celui de la typographie pour le graphiste.

fig. a choisi de s'associer avec la fonderie parisienne Longtype.

La fonderie est constituée de quatre designers typographiques et graphiques associés : Malou Verlomme, Mathieu Chévara, Mathieu Reguer et Thomas L'Excellent.

Les créations issues du catalogue LongType sont le fruit d'un processus de construction singulier dans le champ contemporain de la typographie numérique : avant d'être distribué, chacun des caractères a été élaboré en situation réelle, dans le cadre de projets de communication visuelle de commande.

Chaque fonte est le résultat de l'étroite collaboration d'un dessinateur de caractères typographiques avec les graphistes des entités associés à la fonderie, l'Atelier Marge design, le Studio Travers Media ou encore les Éditions le Contrepoint. Elle n'entre au catalogue qu'après un long processus de développement et de mise au point auquel des graphistes-usagers ont ainsi contribué de manière active, par leurs exigences fonctionnelles, sémantiques, esthétiques et techniques. Ce processus de conception collaborative, marqué par un dialogue constant entre la typographie et ses utilisateurs, fait l'originalité et garantit la valeur d'usage des fontes LongType : des outils éprouvés qui rendent vraiment les services qu'on attend d'eux.

La Fonderie Long Type intervient aussi pour des projets extérieurs, pour conseiller, concevoir, créer et développer des solutions typographiques sur mesure.

Il peut ainsi compléter ou personnaliser des caractères de son catalogue, concevoir des caractères inédits, exclusifs ou en co-production.

Une telle énergie collaborative marquée par l'écoute et l'adaptation sied à la ligne éditoriale de fig.

Personnes ayant participé
au numéro 1 de fig. :

Amélie Tripoz

Étudiante en 3^{ème} année à l'ENSASE

Benjamin Dos Santos

Journaliste Jeu Vidéo, Bruxelles

Carla Frick-Cloupet

Diplômée de l'ENSASE, 2014

Travaille chez Atlante, Bruxelles

Daniel Fuchs

Photographe, Munich

Lauranne Fleury

Étudiante en 4^{ème} année à l'Institut

Marc Perrault, Lyon.

Mathilde Segonds

Étudiante en 3^{ème} année à l'ESADSE

Nicolas Tardy

Écrivain, Marseille.



CRÉDIT PHOTO :
Suzanne Moreau

Naples-Septembre 2014

Bateau de nuit, arrivée à Bari, traversée du pays à l'aube. Retrouver Albane et Michel dans les rues de Naples où la chaleur écrasante des journées se trouve atténuée par le mouvement de ses morceaux de tissus qui flottent sur chaque fenêtre. Ces façades trop serrées ondulent au gré du vent.

Nouvelle-née.

Noirs, mes yeux grands ouverts,
dans cet océan de regards presque clos.
Je hurle de mon premier soupir.
Je pleure, même.
Le passé a teinté ma naissance.
Quel étrange voyage.
Tapis.
Puis, bavards, ils m'ont instruit l'art des mots.

Jouir de l'irréel.

fig.
Revue de lectures
guidées

© Collectif-fig.
Saint-Étienne

Contact
revue.figures@gmail.com
revuefig.tumblr.com

Directeurs de la rédaction :
Hugo Chevassus
Fanny Myon

Conception graphique :
Fanny Myon
Hugo Chevassus

Relecture :
Mathilde Segonds

fig. remercie :

LongType
Ses contributeurs
Le pôle édition de
l'ESADSE

Les textes publiés dans
fig. n'engagent que
la responsabilité de
leurs auteurs.

Achévé d'imprimer
en avril 2015 au pôle
édition de L'École
Supérieure d'Art et
Design de Saint-Étienne

Le texte est composé
en Ecram de la Fonderie
LongType